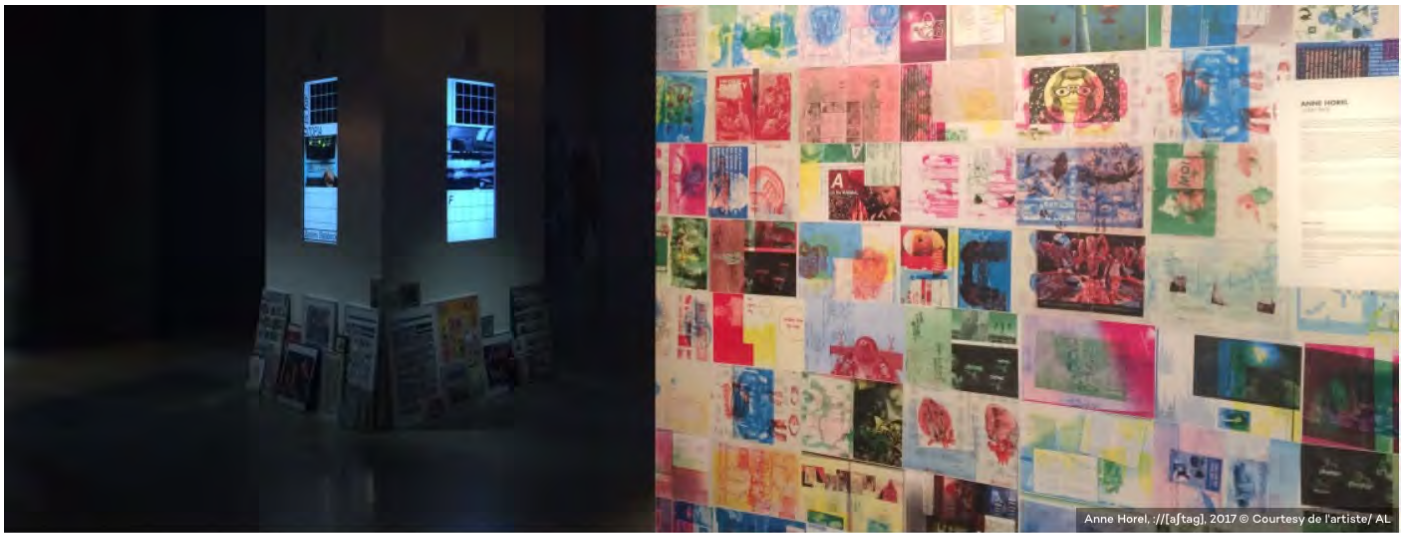


Sultana

Press

Emmanuel Lagarrigue



ARTS

Le Palais de Tokyo accueille les lauréats du prix Audi talents : des "Chroniques parallèles" contrastées

Par Anne Laurens

Le prix Audi talents récompense depuis 2007 plasticiens, musiciens, performeurs et designers de la scène contemporaine française, mettant à l'honneur des talents plus ou moins émergents. « Chroniques parallèles » réunit les lauréats de l'édition 2017 sous la houlette du commissaire d'exposition Gaël Charbau.

Sélectionnés par un jury de professionnels du monde de la culture (1), Anne Horel, Emmanuel Lagarrigue, Hugo L'ahélec et Eric Minh Cuong Castaing ont développé pendant près d'un an leur projet artistique qu'ils nous restituent dans "Chroniques parallèles". La diversité des propositions de chacun est assumée par Gaël Charbau, s'agissant d'artistes qui, dit-il, "n'ont, au premier abord, rien en commun". Elle se justifie également par le protocole du prix, laissant toute liberté à ses lauréats dans l'exécution de leur projet, qui n'est soumis à aucune thématique en amont.

La cohérence du propos, néanmoins, est trouvée par le commissaire dans la volonté commune des artistes "d'atteindre et de dépasser les limites de leur médium". Rien n'est moins sûr puisqu'aucune des quatre propositions ne s'attache de façon unitaire à un médium, chacun des artistes se revendiquant de pratiques plurielles. Au-delà des thématiques et réflexions similaires qui infusent les œuvres, cette sélection esquiverait donc les traits d'une jeune création française avide d'intermédiumité, brillamment orchestrée pour certains, tombant dans l'écueil du trop-plein pour d'autres.

Chroniques parallèles, ponts langagiers

Le langage sous toutes ses formes parcourt voire empreigne les œuvres des quatre lauréats et unifie le parcours de ces "Chroniques (moins) parallèles". Qui mieux que le langage, en effet, dans son caractère fluide, inextinguible et insaisissable, pour engager un dialogue des formes, des médiums ? Le langage d'Anne Horel, dans // [a tag], ou celui d'Hugo L'ahélec dans The Death Show, se construit autour de mots signifiés ou de codes. Chez Hugo L'ahélec - benjamin de la sélection - le langage codifié est celui du rituel funéraire. Chaque station de sa pièce quadripartite recèle ainsi de significations diverses à interpréter, qui permettent, comme les mots, de satisfaire au rite.

Anne Horel, elle, figure directement les mots, dans la langue visuelle propre à l'abécédaire. Cette artiste touche-à-tout des internets réunit les propositions de 26 artistes rencontrés sur les réseaux sociaux, illustrant chacun en vingt-six secondes un terme arrêté en vertu du Manifeste qui justifie l'œuvre. Les vingt-six vidéos s'accompagnent d'une série de collages, d'un cabinet de curiosité, du Manifeste reproduit et d'un film aux allures de found footage, qui ajoute un peu plus à cet amoncellement d'images et de signes. Flot continu de paroles visuelles, chaque partie de l'œuvre s'entrechoque en une réponse peu audible, un capharnaüm conduisant à la saturation.



Emmanuel Lagarrigue, Not electronic city, 2017, détail © ADAGP / AL

Entrecoupé de silences ou de monologues, le capharnaüm d'Emmanuel Lagarrigue est, au contraire, savamment mené. Aîné multifacette de cette sélection, Emmanuel Lagarrigue a fait du langage l'une des récurrences de sa création. Avec Not electronic city, il développe à l'aide d'une scénographie virtuose les errances et les limites du langage, l'incommunicabilité. Partant de la pièce éponyme de l'auteur allemand Falk Richter, l'artiste construit un théâtre en huit écrans qui tantôt distillent, tantôt mitraillent la pièce filmée et rejouée par des acteurs, dans un décor sonore et lumineux immersif. Son travail sur le dispositif autant que sur le rythme narratif happe le spectateur dans cette déferlante langagière qui, plus elle est nourrie, plus elle rend le dialogue stérile, la communication impossible.

C'est un film et un théâtre bien différents que propose le chorégraphe Eric Minh Cuong Castaing. L'Age d'or se compose d'un film et de performances où se rencontrent, après s'être apprivoisés, danseurs professionnels et enfants handicapés. Le langage se passe ici de mots, il est corporel, sensitif : il se fait mouvement. La proposition, touchante s'il en est, peine cependant à trouver sa place parmi les autres, peut-être parce que l'articulation entre les médiums fonctionne assez peu. Le redoublement des formes, entre film et performances et, au sein du film, entre images réelles et animation, noie l'élan originel et brouille la création.

Chroniques parallèles, sens du spectacle

Il y a quelque chose de l'ordre du spectacle dans les œuvres multi-médiums des lauréats Audi talents. La thématique permet également de dresser des ponts entre ces œuvres très hétérogènes, et d'enrichir la compréhension des pratiques plurielles de chacun des artistes. Station centrale de ces "Chroniques parallèles", The Death Show d'Hugo L'ahélec explore le spectacle du rituel funéraire en une succession d'énigmes et de contrepoints, une balance très kundérienne entre légèreté et pesanteur. Les lourdes et fastueuses tentures de soie s'allègent alors en divers mouvements quand les fleurs et confettis - objets rituels éphémères - s'alourdissent du poids de la chute. Chaque matériau, chaque référence convoquée par le jeune artiste s'inscrit dans une polarité qui rebat les cartes du jeu et interroge notre propre attachement à ces rites anesthésiés par le décorum.



Hugo L'ahélec, *The Death Show*, 2017 © Courtesy de l'artiste / AL

En convoquant son public par le biais de la performance, Eric Minh Cuong Castaing appelle à la monstration directe pourtant non spectaculaire, tant la sensibilité du contact entre enfants et danseurs est ténue, et si délicatement distillée. La relecture filmée de cet échange en annihile malheureusement la sensibilité et re-spectacularise le geste, à grand renfort de mise en scène appuyée et sur-esthétisée.

Not electronic city a de spectaculaire son dispositif, tant sa scénographie est saisissante et reconstruit, sans scène ni présence physique des comédiens, un entier théâtre. Emmanuel Lagarrigue parvient en effet à immerger ses "spectateurs" autant qu'à les mettre à distance en démultipliant les écrans et en dévoilant volontairement les coulisses de la mise en scène. Le spectre de la représentation reste toujours présent à l'esprit et autorise le spectateur, à l'instar par exemple d'un Watkins, à interroger son rôle de partie prenante de l'œuvre, mais aussi le vertige des allers-retours entre médiums. Le plus confirmé de ces jeunes talents ne laisse au hasard que la réaction de ses spectateurs et livre une proposition dont la complétude promet à l'œuvre une belle réception.

"Chroniques parallèles", exposition des lauréats Audi talents 2017, Palais de Tokyo, 22 juin - 14 juillet 2018

(1) En 2017 Gilles Lavarez, Ionna Vautrin, Chiara Parisi, Romain Tardy et Emilie Pitoiset

Mouvement _(L)

magazine culturel indisciplinaire



Emmanuel Lagarrigue, *What are you whispering ? Sorrow. Sorrow. Joy. Joy.*, 2014, Frestas - Trienal de artes, Sorocaba, São Paulo, 2014
© Courtesy galerie Sultana

Entretiens arts visuels ([/teteatete/entretiens](http://teteatete/entretiens)).

Emmanuel Lagarrigue

Sons, vidéo, danse, théâtre, sculpture, Emmanuel Lagarrigue s'accroche à tous les médiums pour repousser toujours plus loin les frontières des arts visuels et articuler un œuvre intrèquement transdisciplinaire. Lauréat Audi Talents, il adapte une pièce de Falk Richter sans comédiens.

Par Alain Berland
publié le 21 juin 2018

Vous avez longtemps mis au centre de vos œuvres le son. Vous composez à l'aide de matériel modeste des installations sonores énigmatiques à l'esprit minimaliste. Où en êtes-vous aujourd'hui de ces recherches ?

« En effet le son est un outil que j'ai longuement manipulé. Grâce à lui, j'ai pu creuser mes recherches sur le langage et la parole, l'expérience, la transmission. Pendant un temps je l'ai utilisé presque exclusivement ; c'est un matériau très simple et pauvre : des fils et des haut-parleurs. Cette « réduction » à un vocabulaire simplifié me plaît, les contraintes ont toujours forcé les artistes à redoubler d'inventivité. À un moment j'ai ressenti le besoin de faire une pause dans ce domaine et de concentrer plus d'énergie sur d'autres aspects de mon travail. Cela m'a emmené parfois très loin du son, mais je maintenais toujours un lien avec la dimension sonore. Récemment, à l'occasion de mon exposition en trois actes à la galerie Sultana, j'ai renoué avec le fil des pièces sonores, même si cela a été l'occasion de le faire à la manière presque d'une disparition. Trois pièces : *Le Ventriloque*, *Le Souffle* et *Le Muet* ; la première à base de silences, la seconde « performée » à son insu par le spectateur, la troisième absolument silencieuse.

Quelles nouvelles pistes cherchez-vous à explorer aujourd'hui ?

« J'ai beaucoup cherché ce qui perdurait, ce qui se modifiait, et comment cela se produisait dans les processus de traduction et d'encodage. En ce moment, je poursuis ces recherches au niveau même des structures. J'ai emmené des sources dans des domaines dont elles ne relevaient pas, traduisant par exemple de la poésie en sculpture (en morse), des partitions musicales en installations lumineuses séquencées, etc. Maintenant je travaille aussi à un niveau plus global : en pensant une exposition comme un opéra, ou comme une mise en scène de théâtre.

Les avant-gardes ont souvent cherché à mêler les arts. Pour votre part, qu'est-ce que les arts vivants apportent à votre pratique d'art visuel ?

« Oui c'est une forme de tradition des avant-gardes, contre la modernité, que d'avoir cherché le mélange des genres. Sans viser à une forme d'art total, c'est plus à un enrichissement réciproque et à une hybridation que je pense. Les arts vivants, spécifiquement, m'apportent beaucoup, et ils sont actuellement le lieu de beaucoup de recherches en lien avec les arts plastiques. Pour ma part j'y puise de nombreuses choses : une pratique collaborative, de l'échange, que l'on ne peut pas toujours connaître comme plasticien. Un rapport au corps bien sûr, à la manière de le vivre et de l'inscrire dans l'espace et dans le temps, qui informe tout mon travail de sculpture et d'installation. Une intensité très particulière aussi, celle de l'instantanéité de la performance (jouée, dansée ou performée). Et c'est aussi une mise en forme de la langue et du texte vécue très différemment de l'enregistrement sonore que j'ai beaucoup utilisé.



Emmanuel Lagarrigue, comédienne : Sigrid Bouaziz. p. Courtesy Galerie Sultana

Quelles sont les personnalités actuelles des arts vivants qui sont sources d'inspiration ?

Récemment j'ai vu avec plaisir et intérêt Miguel Gutierrez, Salva Sanchis ou Daniel Linehan, Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel, Denis Lavant disant Beckett, Joris Lacoste, Radhouane El Meddeb, Rachid Ouramdane ... tellement de choses, et souvent si différentes !

Où en êtes-vous dans la réalisation du projet ambitieux que vous réalisez avec l'aide du soutien à la création Audi talents ?

« Ce projet est un projet transdisciplinaire, qui mêle cinéma, théâtre et art contemporain. Il consiste à réaliser une adaptation libre de la pièce *Electronic City* de Falk Richter comme une sorte de théâtre automatique. Dans un espace ouvert, le spectateur circule sur une « aire de jeu » sur laquelle sont placés huit écrans transparents – c'est une pièce pour images, sans acteurs vivants sur le plateau. La pièce se déroule au milieu du public comme au milieu d'une foule, les visages apparaissant et se déplaçant au sein de cet horizon à la fois varié et indistinct, qui forme l'horizon de notre société. La pièce est un dispositif autonome, les acteurs ont été filmés dans un théâtre vide. Je suis actuellement dans la phase finale, le montage – qui est en fait véritablement la deuxième partie de la mise en scène dans le cas de ce projet. Après avoir dirigé les acteurs au moment du tournage, j'ai en effet la possibilité de les « déplacer » dans l'espace, en déplaçant leur image d'un écran à l'autre. Donc c'est un montage qui s'apparente beaucoup à de la mise en scène. Et c'est aussi un jeu, un peu comme un enfant avec des figurines, qui (se) raconte une histoire en posant ses personnages à certains endroits, en les regroupant, en les faisant apparaître et disparaître ...



Emmanuel Lagarrigue, comédiens : Manuel Vallade et Sigrid Bouaziz. p. Courtesy Galerie Sultana

Le langage des dramaturges nous ramène aux sons que vous avez travaillé au début de votre carrière. Pourquoi avez-vous choisi cette pièce de Falk Richter ?

« La pièce s'est d'une certaine manière imposée à moi. Je l'ai lue par hasard, après l'avoir feuilletée dans une librairie, et j'ai instantanément eu le sentiment qu'elle nécessitait un dispositif davantage qu'une mise en scène « classique » de théâtre, même avec la vidéo ou les effets spéciaux du théâtre contemporain. À la fois contemporaine et archaïque, elle parle de beaucoup de choses qui me sont importantes : l'individu et le commun, la normalisation de la parole et de la pensée, le groupe, la transmission ... C'est aussi une écriture que j'aime, cette parole non attribuée, rapide, presque automatique, qui va de la personne au personnage et au groupe, y revient, circule indéfiniment. »

Propos recueillis par Alain Berland

> **Emmanuel Lagarrigue, *Chroniques parallèles***, exposition des lauréats Audi Talents 2017, du 22 juin au 14 juillet au Palais de Tokyo, Paris

PAROLES D'ARTISTE EMMANUEL LAGARRIGUE

« Transformer une chose en une autre »



Vue de l'exposition d'Emmanuel Lagarrigue, « Quelque chose d'invisible n'en peut plus », Dialecta-maison et galerie d'éditions. © Photo : Emmanuel Lagarrigue, courtesy galerie Sublime.

EMMANUEL LAGARRIGUE, QUELQUE CHOSE D'INVISIBLE N'EN PEUT PLUS, jusqu'au 14 mai, Dialecta, 49, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 75003 Paris, tél. 01 43 40 20 30, www.editions-dialecta.com, 10^h sauf dimanche-jour et nuit. Un second volet de l'exposition se tiendra du 11 juillet au 10 septembre.

À la galerie Dialecta, à Paris, Emmanuel Lagarrigue (né en 1972) regroupe un corpus d'œuvres inspirées par l'écriture radicale de la romancière Hélène Bessette (1918-2000).

Pourquoi vous être lancé dans un vaste travail centré sur l'écriture et la figure d'Hélène Bessette ? Je travaille depuis mes débuts en rapport avec l'écriture, principalement la littérature, autour de nombreux écrivains. J'ai rencontré l'écriture d'Hélène Bessette il y a quatre ou cinq ans par le théâtre et j'ai eu un vrai coup de cœur sur un texte que j'ai entendu dire. Souvent, lorsqu'un texte me reste en tête, je cherche une manière d'en faire quelque chose car l'un des moteurs de mon travail est de transformer une chose en une autre, d'emmener un élément d'un domaine, par exemple la littérature, dans un autre domaine, ce que soit la sculpture, l'image... J'ai donc commencé par un texte de Bessette intitulé *Le Bonheur de la nuit* [éd. Léo Scheer, 2006], qui a donné naissance à deux œuvres

ici présentées : elles ont pris la forme de poutres et j'ai utilisé le morse pour transformer le texte en sculpture (*Le Crépuscule du matin*, 2013). Assez naturellement j'ai lu de plus en plus de choses d'elle, et au fur et à mesure des sollicitations pour des expositions je me suis retrouvé à travailler tantôt sur un texte, tantôt sur une simple phrase. Au fil des ans j'ai fait cinq ou six pièces ou expositions sur son travail, mais sans vraiment me poser de questions sur la raison pour laquelle je revenais systématiquement à Bessette, car à chaque fois il y avait un intérêt spécifique sur un texte particulier. L'idée de cette exposition est une mise en regard de toutes ces productions afin justement de problématiser le rapport que j'entretiens avec cette écrivaine, une mise en perspective des différents travaux et différents textes de Bessette.

Travaillez-vous spécifiquement sur une problématique de transposition plastique de l'écriture ou tentez-vous d'aller au-delà ?

Les processus aboutissent à des formes plastiques, c'est l'idée de départ. J'espère que l'idée ne s'épuise pas là, car autrement il s'agirait d'un système exclusivement formel. Le travail se fait toujours de manière très différente. Chaque série de pièces développe une technique qui lui est spécifique et que je mets au point uniquement pour elle. Dans l'exposition sont présentés des objets plastiques tous différents

les uns des autres, et chacun a un lien très fort avec son texte de départ et sa particularité, sa constitution, ses structures internes – même si chez Bessette la forme a aussi une importance très marquée et que chaque texte va se développer d'une certaine manière dans un univers plastique. Je mets donc au point des processus qui produisent des formes plastiques, mais celles-ci sont malgré tout aléatoires puisque ces processus doivent ensuite être appliqués à la matérialité des choses. Les résultats dans l'ensemble ne sont pas reproductibles ni prévisibles, car j'inaugure toujours une technique, que par conséquent je ne maîtrise pas, pour une nouvelle série d'œuvres.

Dans nombre de ces œuvres, on peine à savoir si on est plutôt dans le registre de la disparition ou, à l'inverse, dans celui de la réapparition. Parvenez-vous à vous situer ?

En fait j'essaie de ne pas me situer, c'est vraiment cette frontière qui m'intéresse le plus et c'est sur cette ligne que j'essaie de me tenir en équilibre. Ce que vous dites renvoie à la seule phrase de toute l'exposition qui ne soit pas de Bessette mais de Christian Rizzo [chorégraphe et metteur en scène], qui est écrite en morse dans un grand tableau de cendres et qui dit : « *Monier ou : le fait d'apparaître et de disparaître en même temps, d'être en activité pour montrer comment tu essaies de disparaître* » (2014). On est donc exactement là-dedans : à quel moment quelque chose devient autre que lui-même ? qu'est-ce qui reste de lui quand il est devenu cet autre ? quelle est cette part qui malgré tout va persister dans une forme qui n'est plus soi ? Cela met en jeu tous les rapports de la manière d'exister, du rapport à l'autre, individuel et social, et dans la figure de Bessette toutes les manières d'exister au sein d'une société.

« Dans l'exposition sont présentés des objets plastiques tous différents les uns des autres, et chacun a un lien très fort avec le texte de la romancière Hélène Bessette qui lui a donné naissance

Frédéric Bonnet

Par Emmanuelle
Lequeux

AAAAHHH !!! PARIS INTERNATIONALE
45, avenue d'Iéna, Paris 8^e — Jusqu'au 24 octobre

La foire off Paris Internationale lance sa première édition

Mardi soir, au vernissage de la foire off « AAAHhhh !!! Paris internationale », l'ambiance était particulièrement détendue et bon enfant : où est passé le stress d'une première édition ? Évanoui dès les premières heures !



À peine ouvertes les portes de cet hôtel particulier négligé depuis des années sur l'avenue d'Iéna, dans le 8^e arrondissement de Paris, les collectionneurs se sont pressés. Et des pointures, assure-t-on sur place : des curieux de l'Adiaf (Association pour la diffusion internationale de l'art français) aux Américains de la Centre Pompidou Foundation, tous semblaient ravis de tant de fraîcheur. Initié par quelques galeries parisiennes comme Triple V, High Art, Sultana et Antoine Levi, cette foire off a attiré nombre de galeries internationales, venant de Glasgow ou Varsovie. Cet événement a pris un petit air bâlois de LISTE (en moins labyrinthe) dans les couloirs, et un même désir de défricher. Cependant, tous les stands ne sont pas pour autant fracassants,

Emmanuel Lagarrigue sur le stand de Sultana (Paris) à Paris Internationale 2015.
© Photo : D. R.

LE SOLO SHOW DE RY ROCKLEN CHEZ PRAZ-DELAVALLE (PARIS) EST DES PLUS RÉUSSIS, TOUT COMME CELUI DE SON VOISIN EMMANUEL LAGARRIGUE CHEZ SULTANA

loin de là. Mais le *solo show* de Ry Rocklen chez Praz-Delavallade (Paris) est des plus réussis, tout comme celui de son voisin Emmanuel Lagarrigue chez Sultana (Paris), avec qui il partage un charmant salon rosé. Une invitation faite à plusieurs centres d'art, ou « Artists run spaces », permet de prendre quelque distance par rapport au marché, avec notamment une belle salle investie par Jagna Ciuchta à l'invitation de la Salle de bains (Lyon). Si vous achetez une de ses œuvres, vous soutiendrez ainsi l'installation de cette structure vivace dans un nouveau lieu. ●

AAAAHHH !!! PARIS INTERNATIONALE, jusqu'au 24 octobre, 45, avenue d'Iéna, 75116 Paris, <http://parisinternationale.com>



BLOUIN ARTINFO

Published on *BLOUIN ARTINFO* (<http://uk.blouinartinfo.com>)

A Relaxed art-o-rama Kicks Off the Art Season in the Mediterranean Sun

Language

English, United Kingdom



Courtesy Sultana / art-o-rama
Sultana, Paris (Emmanuel Lagarrigue)

by Coline Milliard

Published: September 4, 2013

The end of summer — the holidays are a not-too-distant memory, and [Frieze London](#) and [FIAC](#) are only beginning to loom on the horizon. Marseille's art fair [art-o-rama](#) has cleverly chosen the art world's last few days of seasonal lull for its annual rendezvous in the south of France. Relaxed and artist-focused, it makes for a *rentrée en douceur* (a smooth "back to school").

The 2013 edition opened on August 30th and it is true to the principles that, in the last six years, have made the relatively modest event a not-to-be-missed moment in the French calendar. The boutique art fair gathers 17 galleries at [La Friche de la Belle de Mai](#), a tobacco factory-turned cultural hub near the city's central station. Seven of them are based in the capital, but international galleries are also well represented, including [Kurimanzutto](#) from Mexico City, [Gandy Gallery](#) from Bratislava, as well as [Hopstreet](#), [Meesseen de Clercq](#), and [Ricou Gallery](#) from Brussels.

Marseille is [European Capital of Culture](#) this year. This has given a city more associated with crime than culture enormous visibility abroad as well as glittering new institutions — like the **Rudy Ricciotti**-designed Museum of European and Mediterranean Civilisations ([MUCEM](#)), a cube of lace-like mesh sitting proudly at the end of the picturesque Old Port. Art-o-rama has benefited greatly from this spotlight on Marseille, but its unique charms owe much to its original concept. Here, dealers pay a small fee (about €1,500) for 20 meters of wall in whatever configuration: one long wall, one tall wall, or variations on U- and L-shapes. An immediately noticeable effect is that the pressure to sell is much lower than in other, more expensive fairs. As art-o-rama director **Jérôme Pantalacci** pointed out, one sale is often enough to recover costs — and this contributes a lot to the event's appealingly stress-free atmosphere.

The art market in the South of France is still relatively minor, and art-o-rama provides a space for dealers to out their curator's cap on. "We were seduced by the concept," [Rolando Anselmi](#) told BLOUIN ARTINFO

UK. “The fair is small, and all the booths are different.” The Berlin dealer, at art-o-rama for the first time, has seized the opportunity to present a minimal display of sculptures and collages by the young Italian artist **Davide Balliano** (from €1,350 + VAT) alongside more conceptual pieces by the London-based artist **Jodie Carey**. The Mexican Kurimanazutto has gone for a stunning solo show combining works on paper and sculptures by **Jimmie Durham** (ranging from €8,000 to €20,000 for the drawings, and €30,000 to €60,000 for the three-dimensional works). Gallerists have enough wriggle room to take out of storage some of the bigger pieces in their inventory, which might feel too contrived in a more standard booth. A prime example is the series of monumental wooden sculptures by **Emmanuel Lagarrigue**, spelling out snippets of poetry in Morse code at **Sultana**, Paris. **Guillaume Sultana** sums it up: “[At art-o-rama], it’s simple, it’s easy, and it’s all about the project.”

Paris’s artist-run-space **Shanaynay** proudly occupies the top spot, right in front of the entrance — a location usually kept for more blue chip exhibitors. The collective offers artist-led tours of the fair and its immediate surroundings — attempting to find new ways of supporting artists beyond the traditional art market. The idea is good but the uptake has been low — collectors who would happily spend thousands on an artwork were hesitant to splash out €20 on an experience. Art-o-rama also gives a helping hand to local artists, and asks a curator — this year the Brussels-based critic **Emmanuel Lambion** — to select four artists for the Showroom section. **Thomas Couerc**, **John Deneuve**, **Jérémie Setton**, and **Sergio Verastegui** each had the same space, presenting works ranging from an oversized, bubble-gum pink breast (Deneuve) to a trompe-l’oeil painted sculpture by Setton. The fair also functions as an exhibition: after the opening weekend, it stays open for another week (the dealers tend to go home) for a growing public of local enthusiasts.

None of this means that the event, which is partly funded by local authorities, has nothing to do with business. Collectors such as the Parisian **Bruno Caron**, **Alain Servais** and **Nathalie Guiot** from Brussels, and local patrons **Marc and José Gensollen** and **Hervé Lebrun**, were all present. It would be a push to describe sales as brisk. But dealers have been working. **Samy Abraham**, from Paris, reported the sale of a “drawing” by **Bruno Botella** for €1,800. For this unusual piece, the artist designed a cone of silicone in black and white. The drawing is generated each time a slice is cut off — “a way,” Abraham told BLOUIN ARTINFO UK, “to produce images without controlling them entirely.” Over at Ricou Gallery, **Sebastien Ricou** placed works from **John Cornu**’s portfolio on the back on his solid presentation of the artist, featuring a **Donald Judd**-inspired *Stack* (2011) and atmospheric paintings created by rusting copper nails which stain the canvas (*Jours de Pluie*, 2013).

Brussels’s Messe en de Clercq is perhaps the dealer who made the most of the opportunities offered by Marseille. Their artist **Lieven de Boeck** spent some time at the **Cirva**, an international centre for artistic research on glass, to produce two pieces. The first edition of his first one — a stack of glass Mikado sticks precariously piled on the floor — sold for €18,000, a significant price considering the fair’s fairly modest price point. “The fair has developed very positively,” said **Jan de Clercq**, “in terms of quality of the work on display, of collectors, and of professionalism.”

art-o-rama, until September 7, 2013, La Friche de la Belle de Mai, Marseille, France

[Follow @UK_ARTINFO](#)

by Coline Milliard, [Market News](#), [Art Fairs](#), [Market News](#), [Art Fairs](#)

Event Review:

LA FRAGILITÉ SELON EMMANUEL LAGARRIGUE

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

— C'est un monde mis en boîte. Un cube de bois, d'où sourdent une mélodie susurrée, des bruits de vent, de moteurs peut-être, la résonance de quelques pas, toute une ville en émoi. Quelques petits haut-parleurs miroitants nous offrent cet invisible spectacle, comme un secret bien gardé, un mystère chantonnant... La dernière pièce produite par Emmanuel Lagarrigue est comme une cabine de projection virtuelle, toute entière tournée sur elle-même. À s'approcher d'elle, c'est une ville avec ses fantômes et ses sourdines qui vous sautent au visage, à laquelle vous devez vous-même donner chair. Comme toujours, ce plasticien nourri de musique bourdonnante appelée « drone » (rock ou électron), n'assaille pas le spectateur de grands récits habilement tressés : il propose des pistes, suggère des dérives, et vous convie à farfouiller dans les méandres de votre propre imaginaire pour donner sens à la pièce. On savait que les sculptures de bronze avaient une âme, structure interne de fer qui les fait tenir debout : c'est aussi le cas de ce quadrilatère apparemment âpre, ultra-minimal, qui respire de ses quelques pores de métal. « *C'est comme un monolithe, dans lequel quelque chose aurait coulé et essaierait de sortir par un des coins* », résume l'artiste, qui a le même sens de la poésie dans ses mots quotidiens que dans son art du titre. « *C'est ici que tout recommence* » : titre, justement, emprunté à Georges Perec, de la pièce qui accompagnera à la galerie Sultana (Paris) la première citée. De prime abord, une sculpture tout aussi radicale : une plaque grise, au sommet de laquelle se tient un haut-parleur large comme une main, et où pend une toute petite ampoule. Une musique en naît, légèrement discordante : un des plus célèbres nocturnes de Chopin, virtuellement joué sur un de ces pianos que John Cage aimait à « préparer », ajoutant aux cordes des gommages, outils et autres motifs de gêne. Quant à la plaque, elle est faite d'un béton que l'artiste a gâché en y mêlant le papier d'un livre. Résultat : « *Cette pièce est une somme de déséquilibres. Le béton réifie le livre, qui en retour le fragilise pour en faire un buvard fragile, qui perd sa rigidité propre. Idem pour le nocturne, joué par un instrument qui ne lui rend plus justice, et l'ampoule : branchée sur le canal de l'ampli son, elle ne peut produire de la lumière qu'en transformant le son en "crachotis", car elle prendrait trop d'énergie électrique ; bref, c'est un eureka raté qui ne s'allumera jamais. Ici, tout se fragilise, s'amointrit, comme un château de cartes tordu qui finit en une forme hyper sobre* ». Même le livre a été choisi pour « *en rajouter en virtualité : c'est un livre qui ne décline que du conditionnel, écrit par Régis Jauffret* ». Pas anodin pour un artiste qui a commencé en prenant à bras-le-corps le langage, enregistrant des voix



Emmanuel Lagarrigue, *C'est ici que tout recommence*, 2011, techniques mixtes © D. R.

pour les monter ou copier/coller en vagues d'énigmes, se nourrissant de la théorie comme des romans les plus ardues, de Koltès comme de Beckett. « *Récemment, lors d'une résidence à Beauvais, j'ai étroitement travaillé avec un écrivain, et cela m'a comblé : c'est peut-être pour cela qu'aujourd'hui je me décharge du texte, travaillant davantage les matériaux dans leur histoire* ». Une très belle exposition, organisée par la MAM Galerie à Rouen, en témoigne jusqu'au 14 février. Du code morse au code Scott, la langue y est constamment traduite et transbahutée, pour devenir rythme de néon ou rayure de bois ; faille possible, où l'intime pourrait enfin s'engloutir ou se projeter. ■

EMMANUEL LAGARRIGUE, AVEC BRUNO ROUSSEAU ET JULIEN TIBÉRI, à partir du 10 mars, galerie Sultana, 12, rue des arquebussiers, 75003 Paris, tél. 01 44 54 08 90, www.galeriesultana.com
TU N'ES PAS LÀ, POURTANT, PRESQUE JAMAIS COMPLÈTEMENT LÀ, MAM Galerie, 16, rue Thouret, 76000 Rouen, tél. 06 14 42 16 04, www.mamgalerie.com

26 octobre 2012

LE HUFFINGTON POST

en association avec le Groupe Le Monde

Les artéfacts d'Emmanuel Lagarrigue

Publication: 26/10/2012 06:00
0

Une [FIAC](#) vient de passer. Une foire riche, fière, pleine de choses à voir, beaucoup de valeurs sûres et quelques propositions nouvelles, c'était bien, pas mal. Je dis "bien virgule pas mal" parce que globalement, dans l'ensemble - sans vouloir généraliser mais quand même il faut le dire - ce cru 2012 c'était un peu contempler les habits neufs de l'empereur. Vive le Roi, d'accord, mais n'est-il pas nu finalement ?

Ce que j'ai retenu, ce qui persiste, ce qui s'est imprimé, pour moi, c'est une des choses les moins colorées, les moins spectaculaires : le nouveau travail d'Emmanuel Lagarrigue. Certes, je connais bien Emmanuel, depuis longtemps, mais c'est la première fois que j'ai envie d'écrire sur son travail. Peut-être aussi parce que c'est la première fois que son travail me donne autant à penser, première fois qu'il me semble que j'ai quelque chose à dire, à décrire. Est-ce que cela vient de la nature de ce nouveau travail, est-ce que cela vient de moi qui serais plus réceptif ces temps-ci ? Peu importe.

- [Pendant la FIAC: 25 artistes de moins de 30 ans au YIA Art Fair](#)
- [Expo: Gagorian, année zéro](#)
- [Art: sur qui placer sans risque? Deux idées](#)

Le langage, contrairement à ce qu'on peut penser, est un ennemi. C'est le langage qui pose problème. Car le langage est toujours un modèle de la réalité. Et la réalité, c'est ce qui étouffe, ce dans quoi on est prisonnier. Quand on cherche la liberté (pardon pour ce gros mot mais je n'en trouve pas de meilleur) la première solution est d'attaquer les mots, et ensuite les phrases. C'est ce que fait Emmanuel Lagarrigue. L'intéressant avec lui c'est qu'il ne le fait pas dans la littérature mais contre, tout contre. Il arrive à le faire en silence. C'est ce que nous faisons tous la nuit pendant le sommeil, quand nous rêvons vraiment. Nous attaquons les mots, nous décapons les sens.



On pourrait faire un lien avec Henri Michaux sauf que Michaux inventait des mots, cherchait un nouveau vocabulaire, construisait son propre dictionnaire, faisant le poète, contre la poésie peut-être mais poète quand même. Emmanuel Lagarrigue ne cherche pas la poésie, il ne fait pas le poète pas plus qu'il n'invente un nouveau langage - tout nouveau langage ne serait-il pas une nouvelle prison ? Emmanuel Lagarrigue n'est pas utopiste, il n'a pas cet espoir-là, peut-être qu'il n'a même pas cette confiance en l'humain : il ne rêve pas à voix haute quand il travaille, ne délire pas, ne cherche pas "le mieux", le plus intelligible, la beauté. Il n'y a pas de lubris chez Emmanuel Lagarrigue, aucune main tendue, aucune tentative de séduction ou de manipulation, aucune appropriation. On pourrait dire que son travail est minimal mais non, ce sont juste les

autres qui sont souvent maximaux.

Emmanuel lagarrigue ne prend pas à la lettre l'injonction socratique du "connais-toi toi même". Il ne cherche pas la connaissance de soi, pas directement, sa démarche est plus fine et plus modeste, plus réaliste. Il n'y a pas de plainte chez lui, dans son travail, pas d'introspection, pas de souci de soi, aucun vouloir dire, aucun nombril (imaginez le contraire de Sophie Calle) : il ne reste que la forme, le matériel, les volumes, la matière, le signe, les signes, la lumière et le bois, la lumière et la pierre. Et tout cela marche ensemble, on n'a plus à accéder à un domaine supérieur, un domaine d'un autre ordre. Chez Emmanuel Lagarrigue la connaissance de soi ne passe pas par l'analyse du moi ou le regard posé sur soi ou sur l'autre ; elle passe par la co/naissance d'une expérience que l'on peut avoir, expérience que l'on a, co/naissance de quelque chose qui se passe ou se trame, tout le temps : le langage et les signes, les signes du langage.

Tout ceci est très simple ou devrait l'être. Si à première vue ça semble compliqué ou hermétique c'est parce que, étrangement, le travail d'Emmanuel est peu occidental. Il y a quelque chose d'asiatique chez lui. Il s'agit d'écrire "je" en étant libéré du Moi. De la même façon que celui qui aime vraiment ne s'attend pas à être aimé en retour, de la même façon Emmanuel Lagarrigue travaille sans attendre à être compris, sans attendre à comprendre. Et c'est ça la réalité. Regarder ce qui est. Faire passer l'humain au second plan. Ou plutôt diluer l'humain dans le tout du monde. Prendre le point de vue d'un arbre, regarder le langage comme un simple artéfact. Accompagner le mouvement de la vie. Sans s'arrêter sur soi. Sans s'arrêter.

Et cet article, justement pour ne pas l'arrêter, je vais le terminer là, d'un coup. Ce faisant je n'aurais rien dit des installations et des oeuvres d'Emmanuel Lagarrigue, je veux dire que je n'aurais rien décrit ou commenté et bien sûr, c'est un peu fait exprès. Ce que je voudrais, c'est arriver à décrire un peu l'expérience que propose Emmanuel Lagarrigue, à savoir s'éprouver : rien. C'est bien ainsi qu'il faut le lire : "s'éprouver deux points rien". Le chemin est long, les codes et les encodages nombreux, le travail sur le son important, les traductions et les lectures infinies ; à la fin il n'y aura plus qu'un silence majeur, un silence complet et plein de lumière, plein de sens, qui unifiera tout.

"Là où je suis, je ne pense pas. Là où je pense, je ne suis pas".
Jacques Lacan

- www.emmanuelagarrigue.com
- www.galeriessultana.com



[Newsletter](#) [Contact](#) [Qui sommes-nous ?](#) [Devenez annonceur](#)



Adresse e-mail Mot de passe

[Créer un compte](#) [Mot de passe oublié ?](#)

[Accueil](#) [magazine](#) [artpress 2](#) [vidéos](#) [abonnés](#) [archives](#) [à voir](#) [agenda](#) [boutique](#)



← [art](#) [littérature](#) →

Lire l'article

exposition, Emmanuel Lagarrigue, *Le crépuscule du matin*, Galerie Sultana



Emmanuel Lagarrigue
Le crépuscule du matin
Galerie Sultana
18 octobre-20 décembre

L'exposition d'Emmanuel Lagarrigue, *Le crépuscule du matin* (dans ce jour qui est presque nuit) est un hommage au *Bonheur de la nuit* d'Hélène Bessette. L'idée de donner au langage une forme physique habite toute la galerie, et dessine une cohérence heureuse avec l'exposition précédente, *Pas encore*, dont le commissariat était assuré par Frédéric Bonnet (voir *art press* n°395).

Des poutres de chêne massif jonchent la salle principale, entre lesquelles on déambule ; les unes sont appuyées contre le mur à 45 degrés, comme des étais sur un chantier de construction ; d'autres ont l'air de chanceler, on dirait des arbres après une tempête ; l'une d'elles, enfin, est même couchée sur le sol. On pense à des totems, mais à des totems renversés, ayant perdu tout hiératisme au profit d'une sorte de familiarité spontanée. Emmanuel Lagarrigue a conçu cette installation de manière très ouverte ; il aurait pu lui donner une autre forme (qu'elle aura peut-être au cours d'une prochaine présentation). La promenade offre différents points de vue sur les pièces et sur leur arrangement. Cette œuvre en rappelle une autre qui était présentée cet automne au jardin des Tuileries pendant la Fiac : *Parce qu'il y a notre pouvoir qui ne l'est pas encore*. Celle-ci traduisait des propos de Jean-François Lyotard, mais les poutres étaient appuyées sur des pans de miroir noir qui faisaient entrer le paysage dans l'œuvre (dont le visiteur était tenu à distance par une pelouse, à la différence du cas présent). Dans la proximité et la simplicité du bois, une atmosphère intime règne sur l'espace.

Emmanuel Lagarrigue a utilisé des poutres de construction en bois brut, de taille standard – matériau utilisé à la fois, et selon les circonstances, pour sa dureté et pour sa beauté. On y observe des couleurs somptueuses, des griffures, des plages lisses et d'autres rugueuses qui ont été laissées intactes. Il travaille ses œuvres lui-même, centimètre par centimètre. Chaque face des poutres est incisée à la défonceuse, marquée de stries dessinant un creux rectangulaire dans le bois. Ce sont des phrases d'Hélène Bessette qu'il a traduites en morse avant de les sculpter. Ces poutres ont une allure de pierre de Rosette, mais la langue morte qu'elles véhiculent (le morse a été décrété langue morte par les instances internationales) est ici redevenue outil (dans *WH*, une pièce consacrée à l'un des derniers textes de Samuel Beckett, *Cap au pire*, Lagarrigue avait déjà utilisé le morse). Parfois, des éclats de matière ont sauté, des accidents sont laissés visibles. Lagarrigue, chez qui le son est un sujet de préoccupation essentiel, les compare à des « bruits de fond » dans un message. Les « phrases » en morse sont parfois centrées sur la poutre, ou bien alignées à droite ou à gauche, comme des vers sur la page d'un livre. « Ces voix sont folles... / Non enregistrables... / Enfin / Trêve de machine », est-il par exemple écrit. Chaque poutre est un quatrain. Emmanuel Lagarrigue a choisi la forme la plus simple possible, la plus décharnée, la plus précise aussi, à l'image de la langue d'Hélène Bessette.

La cohérence de l'exposition vient aussi du fait que ce sont les textes qui éclairent les textes : les néons de la galerie ont été réglés au minimum, et ce sont deux œuvres lumineuses, en hors-champ, qui permettent de distinguer les poutres dans l'obscurité. L'une d'entre elle est dissimulée dans la réserve qui donne sur la salle principale. Une lampe est transformée en émetteur de message et lance en morse : « Il y a toujours un autre. » L'autre source de lumière vient de l'entrée ; de la rue, ou en franchissant le seuil, on n'en voit que les effets, et c'est en sortant que l'on est ébloui par des néons à l'allure très flavinienne, eux aussi émetteurs de morse : « Ils parlaient tous, seuls. »

An hysterical attempt clôt le parcours, ce sont des briques entassées comme une sorte de fronton posé sur le sol. Au lieu des graviers que l'on ajoute au sable et au ciment pour faire du béton, Emmanuel Lagarrigue a utilisé les copeaux tombés du bois taillé. La fragilité qui émane de cette pièce rappelle la grande fissure qui barre la première poutre que l'on voit en pénétrant dans la salle principale. Des poutres et des briques, ce sont les matériaux de construction d'une maison, mais c'est une maison impossible, une maison de mots.

Anaël Pigat

Galerie Sultana
12 rue des arquebusiers - 75003 Paris
<http://www.galeriesultana.com/>

art

littérature

archives

boutique

découvrez les produits artpress



Emmanuel Lagarrigue, *Le crépuscule du matin*. (Dans ce jour qui est presque nuit.), novembre-décembre 2012 Vues d'exposition galerie SULTANA © Guillaume Zicarelli, courtesy SULTANA

